

## Mouloud Mammeri Un parcours <sup>1</sup>

Il semble utile de préciser d'entrée de jeu puisque ce parcours s'intéresse à l'écrivain et à l'intellectuel, que le champ dans lequel il intervient, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, n'est ni uniforme ni homogène : ce sont des années importantes avec la rupture historique de l'accession du pays à l'indépendance et sa difficile gestion depuis 1962. Sa carrière littéraire traverse trois séquences essentielles : la période coloniale dans sa phase de remise en cause, la période de décolonisation avec la lutte de libération nationale et celle, enfin de l'indépendance qui, elle-même, devrait être subdivisée plus finement et le sera en creux au regard de son itinéraire. A chacune de ces périodes, l'écrivain confirme sa position dans la société et la culture selon des modalités particulières. Des contextes aussi lourds ne peuvent pas ne pas influencer sur la percée des œuvres et leurs difficultés ou les encouragements qu'elles rencontrent à se faire connaître.

Mouloud Mammeri naît le 28 décembre 1917 à Taourirt-Mimoun en Grande-Kabylie chez les Ath Yenni en Kabylie. Son père Salem Ath M'ammer, un artisan armurier-bijoutier doublé d'un poète initié à la tradition kabyle ancienne (amusnaw), était l'amin du village, c'est-à-dire le représentant de la communauté et le gardien des coutumes et de la geste du groupe. Il est né la même année que Mostefa Lacheraf auquel il est souvent opposé, pour le pire et le meilleur. En réalité la mise en parallèle du parcours de ces deux intellectuels est intéressante pour saisir différents aspects de la vie intellectuelle sous la colonisation et les contraintes qu'exerce sur un désir de création littéraire, le contexte politique.

Dans un hommage en 1989, Youssef Nacib évoque Taourirt-Mimoun comme le « cœur palpitant de Beni-Yenni, haut perché sur un piton qui domine vers l'est et l'ouest des vallées profondes. Le village, en même temps, fait face à l'altièrre sierra du Djurdjura. C'est dans ce décor grandiose qui le marquera à jamais que Mouloud Mammeri ouvrit les yeux pour la première fois<sup>2</sup>. »

Mouloud Mammeri, lui-même, a plus d'une fois exprimé son attachement à sa région montagnaise. Dans un entretien avec Jean Pélégri en mars 1988, il répond longuement à la question posée sur son attachement à la montagne de Kabylie. Il aime, dit-il, la montagne car « elle est un défi à la médiocrité » :

« Choisir de vivre là, c'est opter pour la difficulté, pas une difficulté passagère, non, celle de tous les jours, depuis celui où vous ouvrez les yeux sur un monde hostile, aux horizons vite atteints, jusqu'à celui où vous les fermez pour la dernière fois. Il y a un parti pris d'héroïsme, de folie, ou de poésie doucement vaine à choisir cette vie. La montagne où je suis né est d'une splendide nudité. Elle est démunie de tout : une terre chétive, des pâtures mesurées, pas de voies de grands passages pour les denrées, pour les idées. Dans la montagne où je suis né il ne pousse que des hommes et les hommes, dès qu'ils sont en âge de se rendre compte, savent que s'ils attendent qu'une nature revêche les nourrisse, ils auront faim ; ils auront faim s'ils ne suppléent pas à l'indigence des ressources par la fertilité de l'esprit ; la montagne chez nous accule les hommes à l'invention. Ils en sortent par milliers chaque année, ils vont partout dans le monde chercher un pain dur et

---

<sup>1</sup> Enrichissement d'un premier parcours, en parallèle avec celui de Mohammed Dib. Bibliothèque Nationale de France – Site François Mitterrand, 17 et 18 novembre 2003 – « Ecritures d'Algérie ». Conférence publiée dans *Algérie Littérature/Action*, n°87-88, janv.-fév. 2005, « Mouloud Mammeri et Mohammed Dib – Itinéraires conjoints », pp. 52 à 65.

<sup>2</sup> Dans « Hommage à Mouloud Mammeri », *Phréatique, langage et création*, numéro spécial, « Créative Algérie », n° 51, hiver 1989, p.52 à 54.

vraiment quotidien, pour eux-mêmes et pour ceux (et surtout celles) qu'ils ont laissés dans la montagne, près du foyer, à veiller sur la misère ancestrale, vestales démunies mais fidèles. Quand les forces de leur bras déclinent, ils quittent les pays opulents, ceux de la terre fertile et de la vie douce, pour revenir sur les crêtes altières dont les images ont taraudé leur cœur sevré toute leur vie.

Sur les crêtes il y a moins d'air (en montagne il faut crier pour se faire entendre), mais il est rêche, il tue les miasmes, il fait rouge le sang. Il n'y a pas de plat pays sur les hauteurs : vous n'avez pas à faire vos pas distraits ; il faut ou descendre ou monter, monter surtout, parce que c'est sur les crêtes les plus hautes que les hommes édifient leurs demeures. Les étrangers disent que c'est parce qu'on s'y défend mieux, mais leur défense, les montagnards la confiaient plutôt à la justesse de leurs fusils. Non, moi je crois qu'ils habitaient haut parce qu'on y est plus près du ciel. Du haut des cimes, ils dominaient mieux la terre et ses servitudes, car c'est justement pour échapper aux servitudes des basses terres qu'ils ont choisi l'âpre rudesse des hautes.

Personnellement, j'y retourne aussi souvent que je peux, bien moins souvent que je ne veux, parce qu'entre elle et moi, il y a comme la tendre nostalgie des amants anciens. J'y dialogue avec les sources, même celles qui tarissent l'été, les chemins raboteux, même ceux que l'hiver efface, les rivières bleues, même celles qui quelquefois nous emportent, les nuits criblées d'étoiles si proches qu'on croit pouvoir les saisir en étendant le bras (la Grande Ourse au début de chaque soir est juste au-dessus de ma maison), les venelles, les fontaines, les fantômes, les vieux, les jeunes, les filles brunes ou blondes, les musiques.

De par le vaste monde, j'ai vu des plaines plantureuses, des arbres qui ployaient sous les fruits, des pacages aux troupeaux innombrables et des villes perdues de mouvements, de plaisirs et de biens, je jauge à leur juste prix ces félicités, mais rien de tout cela, non, rien ne me rend les fragrances, les échos, les larmes et les rires, la joie lavée de la montagne mauve où j'ai appris le monde et son émerveillement. [...] J'avais onze ans quand je l'ai quittée, je ne crois pas que la blessure se soit jamais réellement refermée depuis. Entre la montagne et moi, Jean, c'est vraiment la vie<sup>3</sup>. »

La Kabylie où il naît donc fait partie de cette périphérie qu'est toute colonie par rapport au « Centre » décideur (métropolitain), qui « choisit qui est recevable ou non en littérature (centre parisien). Ceux qui naissent et vivent ailleurs qu'à Alger redoublent leur statut de « périphérique »..., ce qui est le cas de ce provincial. Sa périphérie d'origine occupe une place particulière dans la symbolique coloniale et dans la symbolique algérienne. Pour la symbolique coloniale, la Grande Kabylie représente une terre où tous les espoirs d'assimilation ont été investis et où toute une population masculine a donné en France la force de ses bras. Pour la symbolique algérienne, la Kabylie est une terre de forte résistance à la colonisation puis, après l'indépendance à l'état centralisateur. Toujours dans l'échange avec Jean Pélégri pré-cité, Mammeri exprime avec beaucoup de justesse ce qui les sépare objectivement, Jean Pélégri et lui-même :

« Sur cette terre qui eût dû être fraternelle, des lois folles, des lois fossiles, dessinaient des clivages absurdes. Par exemple, il y avait d'un côté ceux qui avaient la vigne, de l'autre ceux qui la sulfataient. Tu étais de ceux-là, moi de ceux-ci. Par malheur les cas de figure ne faisaient rien au fond des choses car, de la vigne, je ne crois pas que tu n'en aies jamais eu beaucoup et quant à la sulfater, je suis sûr qu'aucun des miens n'y a jamais mis la main. Mais qu'importe. Ce qui comptait c'était la barricade et la barricade se souciait peu des détails ou des états d'âme : entre les vigneron par décret divin et les sulfateurs par convention humaine c'était le mur de Berlin et dans le mur la garde aux portes était féroce<sup>4</sup>. »

Mouloud Mammeri meurt le 26 février 1989, d'un accident de voiture sur la route entre Aïn Defla et Khemis. Enterré dans son village natal, ses obsèques donnent lieu à une immense manifestation de recueillement et d'affirmation identitaire.

---

<sup>3</sup> « Mammeri Pélégri – Le double Je 5/5 », *Dunes International*, n°0, mars 1988, Alger, OREF. Repris dans Mouloud Mammeri, *Culture savante culture vécue (Etudes 1938-1989)*, Alger, éditions TALA, 1991, p. 198-204.

<sup>4</sup> Ibid, p. 204.

Mais reprenons chronologiquement les étapes de ce parcours en synthétisant auparavant quelques données sur la formation qui ne sont pas sans éclairer son devenir.

Après des études primaires dans son village – un des premiers à avoir vu s’implanter l’Ecole française –, il est envoyé en 1928 au Maroc auprès de son oncle Lounès, précepteur puis chef du protocole du sultan Mohammed V. Entré en sixième au lycée Gouraud à Rabat, le jeune garçon reçoit le choc de la culture occidentale et découvre un monde qui lui est étranger ; il a confié combien le début de cette aventure dans le monde « des autres » fut à la fois un traumatisme et une découverte car ce fut l’apprentissage de la relativité :

« Jusque-là les valeurs du milieu d’origine étaient absolues pour moi. Je ne concevais pas de valeurs différentes. Au contact brusque avec une culture française classique, j’ai réalisé que la culture de mes origines était relative, que c’était une formule parmi d’autres... Mon horizon s’est considérablement élargi ; j’ai accédé à la connaissance de valeurs, d’idées, d’idéaux à l’échelle de l’humanité tout entière dont la beauté, pour certaines, continue de m’éblouir et à laquelle j’ai gardé une fidélité têtue<sup>5</sup>. »

Il sait déjà reconnaître dans l’acquisition de cette culture et de ses savoirs où les siens sont totalement absents, les interstices où il peut se reconnaître. Il a raconté à différentes reprises l’explication que le professeur de latin, en troisième, leur avait demandée à propos de « La Guerre de Jugurtha ». Emporté par le sujet, il écrit une cinquantaine de lignes là où on lui en demandait une quinzaine :

« Ces questions se sont encore posées, quand on était passé de Salluste à Virgile car avec les textes de Virgile je ne faisais que le nombre de lignes qu’on me demandait. Alors un matin, notre professeur de latin s’amène triomphant et s’adresse à la salle en ces termes : "J’ai enfin compris pourquoi Mammeri écrivait trois fois plus pour La Guerre de Jugurtha, car Jugurtha est l’ancêtre des Maghrébins !" »

La découverte des auteurs grecs et de cette littérature antique restera pour lui un capital irremplaçable : on peut penser que son attrait pour une certaine forme de théâtre s’origine vraisemblablement dans cette fascination. Mammeri fait des études classiques brillantes – peu d’Algériens alors y avaient accès – et découvre en même temps la société marocaine et cette cité médiévale conservée puisqu’il passe quatre années à Rabat. Il est ensuite de retour à Alger au lycée Bugeaud et dit avoir pris conscience qu’il « changeait de galaxie » :

« C’était mon premier contact avec un monde qui ne fût pas celui des villages oubliés ou bien des cités médiévales, le monde d’une colonisation sans fards... Celle du Maroc était fardée justement (...) En Algérie on jouait, comme les morts au bridge,... toutes cartes étalées<sup>6</sup>. »

Il y achève ses études secondaires et obtient son baccalauréat. En 1938 alors qu’il est en hypokhâgne, il rédige son premier écrit connu : « La Société berbère » qui retient l’attention de Jean Grenier, son professeur de philosophie<sup>7</sup>. Il part ensuite au lycée Louis-le-Grand à Paris pour préparer le concours d’entrée à l’École normale supérieure. Le projet est contrarié par sa mobilisation en 1939 ; il entre à l’Ecole d’élèves aspirants de Cherchell. Libéré en octobre 1940, Mouloud Mammeri s’inscrit à la faculté des lettres d’Alger. Remobilisé en 1942 après le débarquement américain à Alger, il participe aux campagnes d’Italie, de France et d’Allemagne : il y subit le traitement discriminant que subissaient les officiers indigènes : « la victoire... pour les autres... et pour nous le commencement de la Longue Marche ». À la

---

<sup>5</sup> - « Entretien avec Mouloud Mammeri », Ziane Farrah, *Algérie Actualité*, 30 juillet au 5 août 1972.

<sup>6</sup> - Mouloud Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, Alger, Laphomic, coll. « Itinéraires », avril 1987, p.15-16. De même pour la citation suivante.

<sup>7</sup> - Professeur de philosophie au lycée d’Alger, de 1930 à 1938. Il eut aussi un autre élève célèbre, Albert Camus.

fin de la guerre, il prépare à Paris un concours de professorat de lettres et rentre en Algérie, en septembre 1947, à la fin de ses études de lettres classiques à la Sorbonne. Il enseigne à Médéa en 1947-1948, puis au lycée de Ben Aknoun à Alger et publie son premier roman, *La Colline oubliée*, en 1952<sup>8</sup>.

Revenons à cette entrée dans le monde de l'écriture par une double performance, essayiste et littéraire.

Le premier texte que rédige Mouloud Mammeri, à vingt ans, en 1938, est un exercice que lui demande son professeur Jean Grenier, « La société berbère »<sup>9</sup> que Lamara Bougchiche qualifie de « remarquable et précoce "exercice" ethnologique sur sa propre société<sup>10</sup>. » Cet article complète notre connaissance de la formation rhétorique et poétique de Mammeri en montrant qu'il a pris la suite, à sa manière, du statut d'*amusnaw* de son père : « il avait été dès sa prime enfance initié, formé, façonné comme tel<sup>11</sup>. » Cette étude sera publiée par Jean Grenier dans la revue *Aguedal* à Rabat<sup>12</sup>. En 1950, Mammeri donnera à *La Revue Africaine* une étude sur l'évolution de la poésie kabyle.

Mouloud Mammeri suit, entre les deux composantes de sa formation, une trajectoire singulière de lettré pour un colonisé, venant se greffer sur et enrichir celle de l'apprentissage de la « sagesse » ancestrale (*tamusni*)<sup>13</sup>. Il n'appartient pas à la mouvance de l'Ecole d'Alger et se tient assez distant de ces milieux. Lorsque paraît son premier roman en 1952, *La Colline oubliée*, la réception de la mouvance nationaliste est très négative. Mal accueilli par certains militants nationalistes, le roman est l'otage des turbulences qui traversent alors le nationalisme algérien au sein du PPA/MTLD et sa publication par une "grande maison parisienne" (Plon) provoque une controverse à laquelle prennent part Amar Ouzegane, Mohamed-Chérif Sahli, Mostefa Lacheraf et Ahmed Taleb-Ibrahimi, le second signant une charge particulièrement virulente contre le livre, sous le titre-couperet, « La Colline du reniement »<sup>14</sup>. D'autres chroniqueurs comme Mahfoud Kaddache ou Bachir Hadj Ali se démarqueront de ces prises de positions<sup>15</sup>. On doit rappeler qu'en 1956, l'écrivain égyptien Taha Hussein n'hésitera pas à écrire : « ma fascination pour ce livre est telle que je n'ai pas la moindre réserve à formuler si ce n'est celle de n'avoir pas été écrit en arabe, alors qu'il est fait pour être écrit dans cette langue<sup>16</sup>. » Depuis, les lecteurs et les critiques littéraires ont largement plébiscité ce roman.

---

<sup>8</sup> - Un certain nombre d'informations ont été reprises dans la notice biographique par Achour Cheurfi dans son *Dictionnaire biographique des Ecrivains algériens*, Casbah éditions, 2003, p. 241.

<sup>9</sup> - Cf. l'étude qu'en propose René Gallissot, « Situation de Mouloud Mammeri : une remontée au travers des générations intellectuelles et politiques vers la distanciation originelle », dans *Awal*, n°18, 1998, « La dimension maghrébine dans l'œuvre de Mouloud Mammeri », p. 37 à 47. Ce numéro spécial est d'une grande richesse pour connaître l'œuvre de Mouloud Mammeri dans plusieurs de ses dimensions.

<sup>10</sup> - « Des *Isefra* de Si Mohand aux dits de Cheikh Mohand ou la passion de Mouloud Mammeri pour l'anthropologie », *Awal*, n°18, op.cit., p.62 à 75.

<sup>11</sup> - Ibid, p.70 et 71.

<sup>12</sup> - N°5-6, 1938 et n°1, 1939. Repris dans Mouloud Mammeri, *Culture savante, culture vécue (études 1938-1989)*, Alger, Association culturelle et scientifique, Tala, 1991, pp.1 à 18.

<sup>13</sup> -Cf. *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit., p. 49 et sq.

<sup>14</sup> - *Le Jeune Musulman*, 2 janvier 1953.

<sup>15</sup> - Cf. Arezki Metref, « Deux affaires de censure », revue *Autrement* (série Mémoires), n°33, novembre 1994, « Aurès/ Algérie 1954, Les fruits verts d'une révolution ».

<sup>16</sup> - *Naqd oua Islah*, 1956, en arabe.

Sa première nouvelle paraît en 1953, avant la guerre, dans la revue de *La Table ronde*<sup>17</sup>, une nouvelle, « Ameur des arcades et l'ordre »<sup>18</sup>, démenti tout littéraire aux accusations portées contre le roman.

*La Colline oubliée* est la chronique de Tasga, un petit village des contreforts du Djurdjura, à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale. « C'est le chant interrompu d'un monde tout à la fois enchanté et guetté par la mort », a résumé Mouloud Mammeri, avec « les premières lézardes de l'ordre colonial qui investit de partout l'harmonie insulaire, et la mine avant de l'ébranler ». Nommé à Paris aux prix Femina, Goncourt, Interallié et Renaudot, *La Colline oubliée* fut lauréat à Alger du prix des Quatre Jurys décerné par le journal *L'Echo d'Alger* en 1953, comme recevront leur prix *La Grande Maison* ou *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang* :

« C'est la meilleure preuve qu'on les marginalisait, déclare Mammeri à Tahar Djaout. (...) C'était du paternalisme inconscient, par ailleurs très bien intentionné<sup>19</sup>. »

Sur cette âpre polémique de 1952-1953, Mouloud Mammeri s'explique en 1987 avec beaucoup de hauteur de vue :

« Le fond du problème, c'est que mon critique trouvait scandaleux que mon roman ne soit pas une simple et sanglante condamnation du colonialisme. Mais mon critique se trompait de cible. Ce que j'écrivais, c'était un roman. Ce qu'il fallait me demander (ou se demander), c'était : est-ce que la peinture était fidèle au modèle vrai et pas aux figures d'artifice qu'une mauvaise idéologie leur substitue (...) Il y a dans *La Colline oubliée* toute une peinture de la situation coloniale telle qu'elle était vécue à l'époque : il y a une misère généralisée, l'injustice d'un ordre fondé sur la violence et le déni des droits élémentaires, il y a la mobilisation de jeunes Algériens pour défendre une cause où ils ne se sentaient pas impliqués, il y a un premier maquis (avant celui de 1954 abondamment récupéré depuis par la littérature « engagée »), mais il y a aussi tout le reste de la société algérienne, rude ou enchantée (mais oui enchantée, il n'y avait pas que des ombres). Le véritable engagement consistait à présenter cette société telle qu'elle était dans la réalité et non pas telle que l'aurait reconstruite un choix de héros dits positifs ou retraduite en discours idéologique, c'est-à-dire en mythe. Le premier devoir d'un romancier est un devoir de vérité<sup>20</sup>. »

Après le 1<sup>er</sup> Novembre 1954, les choses ne sont plus les mêmes. Le 14 novembre 1956, Sénac fait la connaissance de l'imprimeur Jean Subervie qui lui propose de coordonner un numéro spécial « Algérie » pour sa revue *Entretiens sur les Lettres et les Arts* qui paraît en février 1957. Outre, bien sûr, la contribution de Sénac, y figure la première contribution de Mammeri dans ce type de collectif par sa « Lettre à un Français », datée du 30 novembre 1956 :

« Voici plus d'un an que je n'écris plus rien, parce que plus rien ne me paraît valoir la peine d'être écrit, plus rien que la grande tragédie, les larmes, le sang des innocents (tous les innocents qui paient la faute du seul grand coupable, le colonialisme, qui est ici votre second péché originel), et aussi bien sûr, l'enthousiasme, l'espoir têtue, tout ce qui, dans les douleurs de l'enfantement, sortira (et, j'espère, sortira bientôt) d'irréremédiablement bon de cette terre<sup>21</sup>. »

<sup>17</sup> - Est-ce Jean Grenier qui l'y a introduit ? Depuis 1948, la revue est relancée par François Mauriac et a une certaine notoriété dans le milieu parisien. Cf. pour une meilleure analyse du rapport de Mouloud Mammeri aux revues, l'article très précis de Jacqueline Pluet-Despatin, « D'Aguedal à Awal. De l'usage des revues chez Mouloud Mammeri », in *Awal*, n°18, op. cit. pp.137 à 151.

<sup>18</sup> - N°72, décembre 1953, pp. 70-81. Reprise dans *Escales*, recueil de nouvelles, La Découverte, 1991 (rééd. Bouchène, 1995). Réédité en album illustré en 1994 par les éditions Syros à Paris, collection Multicultures ; avec les dessins très suggestifs de Christophe Merlin. Notons que chaque dessin (en pleine page) est accompagné d'une légende en berbère.

<sup>19</sup> - *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit., p.21.

<sup>20</sup> - *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit. p.31-32.

<sup>21</sup> - « Lettre à un Français », dans *Entretiens sur les Lettres et les Arts, Algérie*, Numéro spécial, février 1957, Rodez, Subervie, p. 34 et sq.

Mouloud Mammeri entre difficilement dans la carrière littéraire car il n'est pas porté par les siens, ceux du courant nationaliste qui l'exclurent durablement ; il a acquis néanmoins une certaine notoriété en France, grâce à *La Colline oubliée* mais déjà dans le créneau plus ghettoïsant que porteur de « l'écrivain kabyle », comme si le village ne pouvait symboliser d'autres lieux d'Algérie. Effet pervers du fameux « mythe kabyle », instrumentalisé de part et d'autre de la ligne de démarcation idéologique entre Français et Algériens.

Pourtant, lorsque s'enclenche la résistance armée contre le colonialisme, M. Mammeri met sa plume au service de la cause et ce n'est que grâce à « la complicité d'amis français » qu'il échappe à l'arrestation. Sous le pseudonyme de Bouakaz, il rédige plusieurs articles de presse et notamment le dossier de la question algérienne que M'hamed Yazid défendra aux Nations Unies en 1957. Il quitte l'Algérie clandestinement pour le Maroc où son oncle réside toujours<sup>22</sup>. En 1955, il publie chez Plon son second roman, *Le Sommeil du juste* et une nouvelle, « Le Zèbre » dans *Preuves* de juin 1957. A la même époque, il rédige une pièce de théâtre, *Le Foehn*, qui traite de la guerre d'indépendance, mais il doit peu après détruire son manuscrit. La pièce sera créée en 1967 au Théâtre national algérien, en français, dans une mise en scène de Jean-Marie Boëglin. Également joué à Constantine et Oran, *Le Foehn* suscite une polémique et ne sera éditée qu'en 1982 à Paris.

De retour du Maroc en 1962, Mouloud Mammeri est jusqu'en 1971, Chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Alger où il enseigne l'ethnographie de l'Afrique du Nord, la langue et la littérature berbères.

Il accepta, dans cette période, d'assurer le secrétariat de l'Union des écrivains algériens dont il fut un des créateurs avec Jean Sénac et dont il démissionna.

De 1969 à 1981, il dirige le Centre de Recherches Anthropologiques Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) du Bardo et y conduit ses propres recherches qui portent à la fois sur la transcription et la traduction de nombreux recueils poétiques de Kabylie et du Gourara, sur l'étude et la stabilisation écrite de la langue (grammaire, système de transcription) et sur deux recueils de contes destinés aux enfants *Machaho* et *Tellem Chaho*. Toutes celles et tous ceux qui ont été au CRAPE avec lui alors ont témoigné de cet énorme travail qu'il permit, qu'il a suscité et qu'il a accompagné :

« Indestructible, narcissique, créatif, il a été pour beaucoup de jeunes gens, au grand dam de certains, un modèle inespéré de grandeur. Il détenait une autorité remarquable qui devait peu à son âge, presque rien à une érudition dont il usait rarement, et tout à cette force vulnérable que chacun d'entre nous percevait. Cette force pour laquelle il avait besoin des autres. Le temps d'une longue et austère traversée qui n'est sans doute pas finie, il a été l'un des très rares intellectuels exemplaires qu'il nous a été donné de côtoyer et d'aimer<sup>23</sup>. »

Il s'intéresse aussi alors aux revues scientifiques comme instrument de recherche et de diffusion, *Libyca* et *Awal*. Il crée celle-ci en 1985 à Paris, faute de pouvoir la créer à Alger, avec le soutien de Pierre Bourdieu. En mars 1984, il se rend à Montréal, invité par Amar Ouerdane et l'Association des Berbères du Québec : suit un numéro spécial que lui consacré

---

<sup>22</sup> - Cf. le N° spécial de *Awal*, Cahiers d'études berbères, Paris, 1990, « Hommage à Mouloud Mammeri », le dossier spécial sur la question réuni par Tassadit Yacine, « Mouloud Mammeri dans la guerre », p. 105 à 141. Dans le même numéro, lire l'entretien d'A. Djeghloul, « Le courage lucide d'un intellectuel marginalisé », p. 79 à 97.

<sup>23</sup> - Fanny Colonna, « Un homme de désir : Mouloud Mammeri », *Actualités&Culture Berbères*, n°72-73, automne-Hiver 2012, p. 73-74. Lire aussi différentes contributions du numéro de *Awal*, n° 18, 1998, « La dimension maghrébine dans l'œuvre de Mouloud Mammeri » (Actes du colloque d'Alger, 21-22 juin 1992).

la revue militante et littéraire, *Dérives*, avec plusieurs textes et entretiens et quatre nouvelles dont « L'Hibiscus » inédite.

Littérature et anthropologie s'épaulent étroitement :

"En étudiant des cultures ou des sociétés jusque-là négligées par la science classique, ou, plus simplement, ignorées d'elle, l'anthropologie leur reconnaissait le droit à l'existence, elle leur conférait en quelque sorte la légitimité, empiétant ainsi sur un privilège que les pouvoirs nouveaux considèrent comme un monopole. [...] Si bien que, conséquence pour le moins inattendue, leur attitude à l'égard des cultures autres (nationales mais non officiellement admises) est celle du refus, c'est-à-dire celle même dont naguère ils faisaient grief aux gouvernements coloniaux<sup>24</sup>. »

Ainsi, conjointement, il poursuit son œuvre littéraire avec discrétion et efficacité : cette intrication très étroite du geste de l'anthropologue et de celui du romancier est une donnée essentielle de l'approche de son œuvre. A ce propos, il dit à Tahar Djaout qui lui suggérait une contradiction entre ces deux démarches :

« Personnellement, je n'ai jamais senti cette contradiction. J'ai même toujours eu l'impression d'une complémentarité, comme si je parlais de la même chose dans deux langues différentes, comme si je recollais les morceaux brisés d'un même vase. Sans doute l'analyse empêche-t-elle l'imagination d'errer à tout va, mais elle freine l'élan. Personnellement, il m'est souvent arrivé de me sentir frustré, souvent j'ai tenté de passer la borne et de suppléer par l'imagination – une imagination qui, je voudrais le préciser, n'est pas synonyme de gratuité – aux limites étroites où m'enfermait l'analyse. J'ai écrit la relation de la vie de Mohand et de ses *Isefra* : qui sait si le roman de Mohand ne les eût pas rendus plus profondément ?<sup>25</sup> »

Auparavant, en 1965, il a publié son troisième roman, *L'Opium et le bâton* qu'Ahmed Rachedi adapte à l'écran et dont le sujet porte sur la guerre de libération nationale. Ce n'est que dix sept ans plus tard, en 1982, qu'il publie son quatrième et dernier roman, *La Traversée*. Il écrit également deux pièces de théâtre dont l'une est jouée au TNA, *Le Foehn* et l'autre publiée seulement, *Le Banquet*, précédée d'une remarquable préface dont nous reparlerons plus loin, en 1972 à La Librairie Académique Perrin. L'entretien avec Tahar Djaout montre une conception classique de la fonction de dévoilement, « du devoir de vérité », de la littérature, conception que l'on trouve, en une filiation revendiquée, chez Rachid Mimouni par exemple. Roger Fayolle en a fait une analyse très fine pour mettre en valeur les deux conceptions de l'acte littéraire très différentes chez les deux écrivains et qui n'entachent en rien leur profonde complicité. La conclusion de cette analyse peut être rappelée tant elle éclaire encore notre actualité :

« L'exemple de Mouloud Mammeri est pour nous décisif. Il illustre parfaitement l'esprit laïque tel qu'il est urgent de le ranimer aujourd'hui face aux intolérances et aux fanatismes. Il a su défendre et illustrer d'une part une identité culturelle, la sienne, celle de sa collectivité originelle, alors qu'elle était étouffée à l'intérieur d'un état-nation monolithique, et d'autre part, les droits de l'homme comme légitime revendication universelle, vécue au cœur des relations conflictuelles de toute société vivante, algérienne ou française ou chinoise, etc. Il n'oppose pas la nécessité de l'affirmation d'une identité particulière, faite d'un héritage et de projets, à la prétention, parfois qualifiée d'impérialiste (par référence au passé colonial et au présent néo-colonial) d'étendre à tous les états et à tous les peuples le respect de droits universels. En effet, si ces droits ne restent pas des fleurs de rhétorique, ils doivent permettre à tous de sortir de leurs "ghettos portatifs" sans renoncer pour cela à leurs caractères propres<sup>26</sup>. »

---

<sup>24</sup> - « Une expérience de recherche anthropologique en Algérie, *Awal*, n° 5, 1989, p. 19-20. Repris dans Mouloud Mammeri, *Culture savante culture vécue (études 1938-1989)*, op. cit., p. 214 à 221.

<sup>25</sup> - *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit., p.55.

<sup>26</sup> - Roger Fayolle, « "Gratuité" ou "utilité" de la littérature. Réflexions sur un entretien de Mouloud Mammeri avec Tahar Djaout », *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 15-16, 1<sup>o</sup>&2<sup>o</sup> semestre 1992, « Hommage à Mouloud Mammeri », L'Harmattan, 1993, p. 71 à 77.

Mouloud Mammeri publie deux nouvelles importantes. La première en deux parties : d'abord sous le titre « Désert atavique », la première partie dans *Le Monde* du 16 août 1981 ; paraît ensuite toute la nouvelle, sous le titre « Ténéral atavique » dans la revue *Autrement* en novembre 1983, n°3. Sa dernière nouvelle, la sixième donc, « Escales », est publiée dans *Révolution Africaine*, n°1306 en 1989.

Impliqué dans la vie culturelle au pays, il écrit d'assez nombreuses préfaces dont nous pouvons donner quelques exemples : ainsi il signe la préface de l'ouvrage d'Ali Sayad et Ramon Basagana, *Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie* (SNED, 1974) ; ou celle du premier roman moderne en berbère, de Rachid Aliche, *Asfel* en 1981 (Lyon, Fédérop) ; il écrit la préface de l'ouvrage *Poésie berbère et identité : Qasi Udifella, héraut des At Sidi Braham* en 1987 (Paris, Maison des Sciences de l'homme, Ceram) et celle de *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun, lors de la réédition à l'ENAG en 1988. Une autre activité qu'il ne refusait pas était celle de conférencier. Ainsi, pour en donner un exemple, en 1978, il ouvrait le cycle des activités culturelles de l'Institut de Bibliothéconomie de l'Université d'Alger, le 22 novembre, par une conférence sur « La littérature algérienne d'expression française » et en ciblant son propos sur les années 50, devant plus de deux cents étudiants.

C'est en se rendant à Tizi-Ouzou pour donner une conférence sur les poèmes anciens berbères en mai 1980, que lui est signifiée l'interdiction de prononcer cette conférence et qu'il est empêché de se rendre sur les lieux. On sait que cette mesure a entraîné l'embrassement de la jeunesse et donné naissance à ce qu'on a appelé le printemps berbère. Mammeri qui s'était toujours battu pour maintenir puis rétablir les cours de langue berbère, devient le porte-drapeau d'un courant puissant de revendication identitaire dont il n'a pas adopté les dérives les plus crispées mais dont il a compris la radicalisation due à une politique culturelle et linguistique fondée sur l'interdiction et la répression. En ce sens, l'interdiction de sa conférence est exemplaire de la force tranquille du savant qui ne fait qu'exposer la richesse des résultats de son travail et la certitude qu'en faisant ces recherches, en diffusant son savoir, il travaille pour le présent et l'avenir :

« Il fallait en quelque sorte réaliser du même coup une double opération : une de véritable sauvetage, une autre plus tournée vers l'avenir, parce qu'ainsi étaient ménagées les conditions de nouvelles créations. »<sup>27</sup>

Sûrement moins connu du public français que d'autres écrivains de sa génération, parce que seul le versant littéraire de sa production est diffusé et qu'il est perçu comme un écrivain régionaliste et porte-drapeau d'une revendication identitaire, comme un intellectuel dissident, il a tenu et tient une place incontestablement plus importante au pays par son double statut d'écrivain et d'intellectuel chercheur en recherche anthropologique sur les cultures berbères et plus largement, sur les cultures dominées, par sa tenace résidence aussi, malgré tous les déboires et toutes les intimidations qu'il a dû subir. Pour ce qui est de la connaissance réelle de ses œuvres de fiction, une enquête serait nécessaire pour bien distinguer entre ce qui est à mettre au crédit de la personnalité du dissident courtois et ce qui est à comptabiliser comme lecture réelle. Evoquant ses deux recueils de contes traduits, il dit à T. Djaout :

« Je suis heureux qu'avec *Si Mohand* et *La Colline oubliée*, ils soient les plus lues de mes œuvres, qu'ils soient connus à l'étranger, que les enfants de deux écoles françaises aient utilisé ces textes pour les jouer, les illustrer. Je n'en regrette pas moins qu'ils soient ignorés chez nous, qu'ils ne contribuent pas à meubler

---

<sup>27</sup> - Entretien avec Tahar Djaout, op. cit., p. 52.



l'imaginaire de lecteurs ou de spectateurs livrés dans le même temps sans défense aux imageries audio-visuelles, violentes ou sirupeuses, qui viennent jusqu'à nous de divers horizons<sup>28</sup>. »

Il est difficile de n'avoir pas en mémoire, quand des centaines de milliers d'Algériens l'accompagnaient vers le cimetière là-haut, ces mots dits à Djaout, presque les derniers de l'entretien :

« Je suis né dans un canton écarté de haute montagne, d'une vieille race qui depuis des millénaires n'a pas cessé d'être là, avec les uns, avec les autres... qui, sous le soleil ou la neige, à travers les sables garamantes ou les vieilles cités du Tell, a déroulé sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'histoire de diverses façons à rendre plus humaine la vie des hommes<sup>29</sup>. »

Il serait beaucoup trop long de rappeler les articles et les témoignages qui ont suivi sa mort mais ce recensement sera à faire pour une étude véritable de la place de Mouloud Mammeri dans la société algérienne d'alors, d'aujourd'hui et de demain.

De Mouloud Mammeri, on ne tente pas de récupération officielle car son nom symbolise une question encore trop brûlante et non réglée depuis des décennies, la question berbère. L'intellectuel et l'écrivain conservent une sorte de principe actif qui les bannit de tout approvoisement. Il m'a semblé symptomatique alors de voir apparaître, au moment du Salon international du livre à Alger en septembre 2003, en regard de la vignette où s'inscrivait le portrait de Dib puisque le salon lui était dédié – portrait reproduit sur les affiches dans la ville, les sachets de livres distribués aux visiteurs dans tout l'espace de la foire –, une autre vignette avec le portrait de Mouloud Mammeri dans le quotidien, *La Tribune*, en haut de la page consacrée aux activités du SILA, comme pour rappeler que s'il était légitime de rendre hommage à Dib, d'autres ne devaient pas être oubliés<sup>30</sup>. Cette figure prestigieuse de la vie intellectuelle et littéraire de l'Algérie n'est pas près d'être reléguée au sous-sol des musées...

\*\*\*\*\*

On ne peut se contenter de regret ni seulement exhorter les lecteurs... des deux rives mais particulièrement d'Algérie, à le lire : son œuvre diversifiée peut intimider. Aussi, en conclusion, et pour y introduire, on peut mettre l'accent sur un texte qui est l'un de ses grands essais, prenant place dans la réflexion universelle sur l'écriture et la culture.

Ce texte remarquable est celui qui précède la pièce, *Le Banquet*, éditée en 1972 à la Librairie académique Perrin et dont le titre est *La Mort absurde des Aztèques*. Cet essai réfléchit, à partir d'un exemple historique précis, à la disparition de civilisations prestigieuses sous les coups de boutoir de ce que chaque époque nomme « la modernité » et qui se traduit par une plus grande avancée technologique et une plus grande aptitude à l'exercice systématique de la violence pour une centralisation culturelle. Il se veut appel raisonné à la préservation des différences pour sauver l'humanité des êtres humains :

« Les Aztèques c'était hier, nous vivons encore l'aventure qui les a vus combattre et disparaître. Leur histoire est la nôtre. Ils n'ont eu que le privilège fatal de venir les premiers et de s'offrir sans ruse et sans paravent aux coups d'un destin dont nous subissons encore les arrêts. Ils offrent la version nue d'une tragédie devenue planétaire : tous maintenant nous savons que nous sommes mortels, qu'il faut soutenir à bout de bras l'univers pour l'empêcher de sombrer dans les retombées délétères d'une fission d'atome qui n'est que l'image de la fission de notre raison (...)

---

<sup>28</sup> - Ibid, p.54.

<sup>29</sup> - *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit., p.58.

<sup>30</sup> - Cf. par exemple la page 17 de *La Tribune* du 21 septembre 2003.

C'est une folle entreprise. Désormais toute différence que nous effaçons – par quelque moyen que ce soit – est un crime absolu : rien ne la remplacera jamais plus, et sa mort accroît les risques de mort pour les autres. Car qui sait si, dans la culture barbare que nous exécutons d'une giclée de canon dédaigneuse, il n'y avait pas une formule de notre salut.

(...) Le problème qui se posera (...) est celui de la définition de leur « être ensemble » parmi les hommes, il faut ajouter : parmi tous les hommes, et la distinction est essentielle. Car le problème n'est plus désormais celui des seuls « autres », confrontés au risque de leur disparition et en tant qu'autres. Il est celui de la conjonction des porteurs de différences, qui pour une fois ne chercheraient pas à les résoudre par la réduction, car la réduction est porteuse de mort pour tous : les réduits bien sûr, mais aussi les réducteurs. »<sup>31</sup>

---

<sup>31</sup> - ré-éditée à notre initiative dans *Algérie Littérature/Action*, n°18-19, mars-avril 1998, p. 264 à 272.